

I

L'épreuve

*La vie humaine est solitaire, misérable,
dangereuse, animale et brève.*

Thomas Hobbes

Samedi 29 juillet – Jour 1.

J'ai trouvé une raison de vivre. Ma sœur va mourir et je serai à ses côtés. Pour la faire sourire et l'épauler. Lui tenir la main. Lui donner la mienne à serrer.

Ma vie était en train de vieillir, de tourner à rien. Rien d'utile ou de valeureux. Rien qui stimule pour demain. Avec l'envie de fuir. De ne plus me sentir coincée dans une vie convenue. Sans folie.

Clémentine est entrée hier soir à l'hôpital. En urgence de douleur. Au fond de moi, je le sens, c'est grave.

Pelotonnée dans le canapé devant le téléviseur, je pleure.

Je l'imagine dans une chambre étrangère, sous une lumière blanche, sans ses chats, sans son chien. Ils dormaient toutes les nuits avec elle, entremêlés dans les couvertures. À quatre dans le lit. Sa famille sans paroles. Celle qui ne lui a jamais fait de mal. Dans

la chaleur où rien ne se discute, ne se dispute. Où se sentir dans l'existentiel pur. Sans façon.

Ce soir, à soixante-neuf kilomètres de chez moi, ma sœur est seule. Vraiment seule. Si elle pouvait ressentir, dans cette nuit opaque, à quel point nous sommes proches. Inséparables. Racinées par notre enfance sans père et notre complicité de filles.

Mères de famille éloignées l'une de l'autre pendant quelques années, dès que nos enfants ont quitté le foyer nous avons reconquis chacune du temps personnel pour nous retrouver. Pour palabrer. Critiquer nos vies ou nous en moquer. Affronter l'âge... Et nous jeter l'une à l'autre des interrogations sur l'avenir de la terre et de l'humanité. Impatientes de débusquer de bonnes nouvelles qui donnent à espérer un avenir heureux au moins pour nos enfants.

Parce que femmes, parce que mères.

Dimanche 30 juillet – Jour 2

« Je suis au 3^e étage, la première chambre à gauche du couloir. Bonne route ! » m'écrit-elle sur WhatsApp.

— Je peux t'apporter quelque chose ? De quoi as-tu besoin ? »

C'est un bel hôpital. Avec un hall immense. Au centre, un puits de lumière d'où montent deux volées d'escaliers qui s'entrecroisent et me font penser à la structure de l'ADN, cette double hélice formée de deux brins antiparallèles, qui porte l'information génétique chez les vivants. Ici, on se croirait dans un hôtel ou un édifice culturel. Je suis impressionnée par la beauté et la modernité du lieu. Cet hôpital, était le seul, samedi soir, à pratiquer de l'imagerie médicale à Bruxelles. C'est la disponibilité d'une machine qui a orienté le placement de ma sœur. Elle n'a pas choisi. Elle ne choisira plus rien.

Je la trouve calme. Pâle. Oxygène dans les narines et Baxter au bras. Elle est seule dans la chambre dont la lumière est tamisée. Nous devisons doucement. Elle me raconte la souffrance insupportable

de la veille, *hallucinante*. Elle me montre un patch antidouleur collé sur le ventre. Je lui caresse le bras. Légèrement. Ses yeux se ferment. « *Repose-toi ! Je reste à tes côtés* », dis-je, un sourire dans la voix.

Je m'installe dans le fauteuil à côté du lit. Il est confortable. Mes yeux balayaient la chambre double. La baie vitrée donne sur le parking arrière du bâtiment. Des rideaux clairs en occultent la moitié. Clémentine exige la pénombre et, craignant le vertige à ce sixième étage, n'a pas opté pour le lit du côté de la fenêtre. La pièce est de bonne dimension, prolongée par une petite salle de bain avec douche et toilettes. Outre les deux lits séparés par un rideau gris nécessaire à l'intimité de chaque malade, une large armoire à linge s'ouvre en deux parties individuelles. Les tables de nuit sont munies d'une allonge qui peut se glisser devant la personne alitée pour lui permettre de prendre les repas en position assise. En dessous, un petit réfrigérateur. Bel équipement ! Il y a aussi deux télévisions qu'on peut écouter avec un casque. « *Du trois étoiles !* » me dis-je, sans rien y connaître en matière de luxe à l'hôpital.

Mon regard s'attarde sur un livre et des magazines que ma sœur a probablement emportés avec elle. Prévoyante comme d'habitude ! Cependant, je reste assise à ma place. Désœuvrée par choix. Soulagée d'être là. Près d'elle. Dans l'attente... L'attente de quoi ? Je n'ai pas le goût de reprendre le roman à peine commencé dans le train. La porte de la chambre est laissée entr'ouverte à la demande de Clémentine qui aspire à plus d'air. Je vois passer des chariots. J'entends des sonnettes d'appel sur un fond de bourdonnement continu. Des bénévoles viennent nous proposer du café ou du thé. Clémentine ouvre les yeux et les referme. Elle est soumise à de puissants analgésiques sans quoi la souffrance reprendrait le dessus. Où voyage-t-elle à son corps défendant ? Vers quel pays ? Je visualise son corps comme une carte de géographie, avec des lieux suspects qui vont l'engloutir dans leurs humeurs capricieuses. Mes

cinq sens sont en alerte maximale. *« Peut-on voir un médecin ? »*, je demande. *« Non, nous sommes dimanche. »*

Les heures passent.

Qu'avait-elle prévu de faire en cette fin de semaine ?

Recevoir ses petits-enfants ?

Promener longuement son chien ?

Lire au soleil sur son balcon ?

Le soleil brille. Fort. Comme pour m'insuffler de l'espoir.

Lundi 31 juillet – Jour 3

Je lis dans le journal du matin : *« Quand allons-nous comprendre que notre bien-être futur est lié à l'habitabilité de la planète ? »*

L'interpellation vient de Joseph Stiglitz, 80 ans, prix Nobel d'économie en 2001.

Clémentine interrompt ma lecture du journal à voix haute :

« Si je me souviens bien, Stiglitz projetait de créer un nouveau PIB qui prendrait en compte la qualité de la vie et le développement durable ? »

— *Oui. Le Produit Intérieur Brut d'un pays ne tient compte que des richesses matérielles produites. Il fait fi de l'éducation, de la sécurité, de la justice... bref, de ce qui rend la vie bonne !*

— *Stiglitz a produit un rapport pour un PIB vert et éthique. Mais le président français s'est assis dessus !* » soupire l'altée d'une voix découragée.

Ma succincte revue de presse suivie de nos réflexions spontanées a fait briller les yeux de Clémentine mais déjà elle s'assoupit. Je l'ai toujours vue lire la presse et aimer me faire ses commentaires pertinents, sarcastiques et de plus en plus affligés. Les infirmières défilent, qui pour prendre la température, qui pour vérifier l'oxygène ou le Baxter, qui pour faire une prise de sang. Quand ce n'est pas pour l'emmener en vue d'un électro machin, une IRM, une radio,

un scan ou un autre examen désagréable. Très bien. Pour autant qu'on trouve ce dont elle souffre !

Dès qu'elle ferme les yeux, je me tais. Je ne bouge plus. Lire est pour moi sans intérêt au regard des émotions que je ressens auprès d'elle. Je la regarde et je veille.

Mardi 1^{er} août – Jour 4

J'arrive à l'hôpital passé midi. Sous le bras, le quotidien que j'ai parcouru dans le train. J'y ai lu que des femmes politiques de premier rang ont annoncé leur retrait de l'arène. Par dégoût des jeux politiques, vilipendées sur les réseaux ou en burn-out. Avec le sentiment de ne servir à rien. « *Rester ne ferait pas la différence* », conclut l'une d'elles. Elles iront chercher ailleurs un nouveau défi plus proche de leur idéal professionnel.

La porte de la chambre est ouverte et, stupéfaction, je vois trois blouses blanches entourer le lit de ma sœur qui suffoque et se débat en crachant de la bile dans un bassinet de carton. « *Sortez Madame !* » On me claque la porte au nez. La plainte et les gémissements de Clémentine me parviennent sourdement. C'est atroce. J'arpente le long couloir. En larmes. Aux aguets. Impuissante. Soudain, je suis appelée. Je me précipite vers la chambre. Méprise. Pour faire revenir Clémentine à la vie, le médecin a utilisé notre patronyme ; notre nom de sœurs. Va-t-elle mourir maintenant ? Que lui a-t-on fait pour qu'elle souffre à ce point ? Deux soignantes sortent avec des draps souillés et du matériel de soin qu'elles jettent en boule dans la grande poubelle du couloir. Je voudrais aller voir s'il y a du sang mais je me retiens. Le silence est revenu. Un chariot passe avec les repas. La préposée voit mon visage congestionné par les sanglots et me propose une bouteille d'eau. J'en avale la moitié. Le médecin me rejoint dans le couloir et me parle sur un ton de confiance :

« *Il faut avertir les enfants. Les faire venir.* »

les artisans de beauté. Dont les méditations, rêveries et réflexions viennent rebondir sur mon étroite existence et la dotent d'un peu de cette exigence spirituelle que Clémentine et moi poursuivions sans arrogance. Nous savions *choisir nos bonheurs*. Et quand surgissent ces instants de temps suspendu, de joie conquise ou reçue, « *nous soufflons quelques mercis vers le haut* ». Pensée que j'emprunte allègrement à l'écrivain-journaliste, Erri de Luca.

Écrire, lire... Chercher, découvrir et s'emparer du mot juste. Raconter la condition humaine voulant progresser. Et tenter de forcer, non Le Grand Soir révolutionnaire rêvé dans le passé, mais le « Grand Jour Universel » d'où jaillira pour le monde enfin devenu sage, la véritable joie du vivre ensemble solidairement. Le reste, – et même mon bonheur particulier –, je m'en fiche.

La raconter. Oui, mais...

Tous les jours je me réveille le corps frémissant, comme en alerte. Au point même de me demander, quand il fait encore noir dehors, non pas quand, mais *si* le soleil va se lever ? Pourrait-il ne pas ? Quoi qu'il en soit, je me lève tôt. Il y a tant à faire dans une vie. Les minutes de paresse entre les draps sont du temps perdu. Car mon temps, je le prends au sérieux. Un vrai personnage dans ma vie. Il s'encourt, je le calme. Il m'échappe, je le nargue. Je ne cherche jamais à « passer le temps » selon la formule familière. Car chaque minute compte. Pour travailler, pour me nourrir l'esprit, pour aimer, pour vaquer à mes occupations préférées. Le temps peut-il être un ami ? Pas de cette amitié qui vous flatte et qui ensuite vous laisse en plan. Non, un ami exigeant qui pousse à faire des choix et à grandir. Insaisissable mais toujours là, l'air dégagé mais donnant une limite parfois difficile à reconnaître. Un temps de femme est-il différent de celui des hommes ? Je veux que mon temps me nourrisse pour ensuite le partager. Aucune envie de le donner aux *fâcheux*

pour reprendre le mot désuet de Proust. Beaucoup de conversations m'ennuient. Certaines gâchent les années, les mois ou peut-être les jours qui me restent. Comptés par qui ou selon quoi ? Mon parcours humain sera-t-il arrêté prochainement ou dans bien longtemps par un accident sur la route, une cellule qui se dézingue ou à la suite d'un mal organique intérieur et sournois ? Alzheimer ou cancer, quel serait mon choix ? Auparavant, je ne pensais pas trop à la mort. Aujourd'hui, elle contamine mon imaginaire. Aux abois, courbaturée de partout, je perds goût à la vie mais l'instant suivant je panique à l'idée de la perdre. Vivement je retourne aux livres, à l'écriture. Alors, seulement, je m'apaise.

Je viens d'achever le roman truculent « *Journal d'un écrivain en pyjama* », de Dany Laferrière et je relève : « *Il faut écrire au plus près de soi, c'est la seule façon d'être original, même si on a l'impression que notre histoire n'est pas assez étonnante* ». Je lui suis reconnaissante de m'autoriser à lâcher la bride pour parler d'elle et de moi en un seul trait, serrées l'une contre l'autre. Et je m'immerge une énième fois dans les notes de Clémentine. Dur, dur. Pourquoi a-t-elle accepté les insultes et les viols conjugaux ? Croyait-elle que son devoir de femme et de mère *devait* aller jusque-là ? Quelle solitude et quel courage lui a-t-il fallu ! Sans se confier à quelqu'un ou presque. Car après le divorce, ce ne fut pas plus facile pour ma petite sœur esseulée. Je suis décontenancée et attristée par ses réflexions désabusées, ses mots griffonnés à peine lisibles. Vais-je avoir la détermination de poursuivre jusqu'au bout ma démarche de la comprendre et de la raconter ? Suis-je obligée de m'atteler à l'analyse approfondie de son journal ? De révéler sa vie à partir de mon regard forcément extérieur ? Comment trouver la bonne distance avec l'histoire de Clémentine ? Sans la trahir, sans la caricaturer et sans la présenter comme pitoyable ou dupée. Seulement la faire connaître et oser exposer mon point de vue.